



SIMON HAREL

Université de Montréal, Canada

 <https://orcid.org/0000-0003-2279-0042>

Transfiguration et *persona* : Régine, Pavillon Read de l'UQÀM, vers 1977

Transfiguration of the *persona*: Régine, UQAM Read Building, into 1977

Abstract

This article describes the relatively little-known route of Régine Robin's installation in Quebec. In a humorous and affectionate form, the narrator describes how the experience of Régine Robin's expatriation guided his future intellectual itinerary. What emerges from this reflection is the unique role that Montreal played in the meeting of the student and the professor, the cultural learning of each, the misunderstandings and the profound esteem that the narrator has for this outstanding intellectual.

Keywords: Université du Québec à Montréal, Read Building, immigration, cosmopolitanism, France-Quebec, literature, *persona*, identities, 1977, learning

Le temps est venu, je n'y couperai pas, je vais parler de Régine. Vous vous dites sans doute : mais pourquoi parle-t-il d'elle, de cette manière, sans la déférence habituelle, avec ce tutoiement qui est de mauvais augure ? Ne va-t-il pas nous plonger dans quelque aventure nostalgique ? Quelque évocation de souvenir, un ressassement d'idées qui foisonnent dans sa conscience de survivant ? C'est un fait, Régine est morte, mais j'assume cette parole, de même que je ne veux rien savoir de la nostalgie, de cette redite que je redoute au sujet de ma personne, de mon *ego*, de mon sujet, de ma subjectivité qui tentera, tenterait, de parler de Régine, d'évoquer des souvenirs du passé.

C'est autre chose que je veux tenter de cerner à propos de Régine, la Régine d'avant, la Régine d'un roman mémoriel que j'ai eu l'occasion de connaître de près, la Régine d'avant l'autofiction, la Régine d'avant *Le cheval blanc de Lénine*, la Régine que nous nommons Régine, à l'UQÀM, autour des années

77 et 78. Oui, Régine arrivait de France, elle venait de publier *Histoire et linguistique*, elle avait dans ses carnets le manuscrit à venir du *Cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre*, qu'une amie d'alors, Anne-Marie Ancrenat, Anne-Marie Olek-Ancrenat, tapa à la machine, pas à l'ordinateur, à la machine à écrire, même pas électrique, au dactylographe. Anne-Marie rassembla les feuillets d'un tapuscrit qui circula parmi nous, que nous lûmes comme des comploteurs, les membres de la société secrète des étudiants de Régine à l'UQÀM autour de 78 si je me souviens bien, alors que Régine commençait, il me semble, une nouvelle vie : elle quittait la France au nom de raisons qui lui étaient personnelles-politiques-subjectives et plongeait dans un nouveau monde qui la fascinait, elle qui habitait l'appartement LaCité, nous, les étudiants qui aimions déjà Régine, encore peu connue ici, Régine qui commençait à saisir la complexité et la difficulté du paysage québécois avec lequel elle entretenait au fil des décennies une relation pour le moins compliquée. Mais cela, c'est une autre histoire, je ne veux pas l'envisager ni en parler, je veux simplement dire à quel point Régine fut pour moi quelqu'un d'important.

Elle s'installa à l'UQÀM, vous savez, l'UQÀM, telle qu'elle existait alors dans ce qui est aujourd'hui le Quartier International, avec ces gratte-ciels qui s'élèvent rue Bleury depuis une bonne quinzaine d'années, ce n'est pas le monde que nous avons connu au cours des années soixante-dix. Ce fut le pavillon Read, le *Read Building* où enseignèrent Hubert Aquin, André Belleau, Madeleine Gagnon, Josiane Ayoub et bien d'autres : par moments, Eugene Vance, Marc Ange-not, Jean Baudrillard, Cornelius Castoriadis. L'UQÀM fut une mauvaise école qui me déforma pour de bon, moi qui, vous me permettrez cette confession, ai toujours été un habitué des mauvaises écoles, ce qui fait en sorte que je me suis endurci au fil du temps, puisque les mauvaises écoles révèlent l'absurdité des campus universitaires et autres réserves naturelles académiques d'espèces protégées. Le pavillon Read, à cette époque, situé rue Saint-Alexandre, aujourd'hui rénové, transformé en condos ultra-chics, ce pavillon Read — *Read Building* était, dans l'esprit sans doute retardataire de l'idéologie post-68 que nous adoptions, un rêve à portée de main.

Pour nous qui étions jeunes, laissez-moi vous dire que ce rêve exista, le rêve d'une Université qui était autre chose qu'une plateforme institutionnelle, comme c'est le cas aujourd'hui de l'université qui est ouverte à l'intelligence numérique, à l'intelligence artificielle, à l'intelligence non humaine, à tout ce qui relève de l'effet de levier, du *spin off* dans le domaine de l'économie prospective. L'Université, telle que nous l'envisagions, devait être le site d'une rébellion. Il y avait eu Debord, il y avait Deleuze et Guattari, tous ceux et celles (Cixous, Irigaray, Foulque) qui contribuèrent à nous déformer durablement au nom de l'Anti-Œdipe, de la littérature mineure chez Kafka, et plus tard vint Régine et son beau livre, *L'amour du yiddish*, dont je me rappelle le lancement qui eut lieu dans l'appartement qu'elle louait rue Burton à Westmount. Il y eut tous ces

déconstructeurs de consciences qui contribuèrent, pour les étudiants du pavillon Read que nous étions, à nous déformer.

Nous avons reçu Régine, la Parisienne, qui racontait son Belleville, un quartier qui n'avait rien en commun avec le chant d'Édith Piaf, le Belleville habité par ceux que l'on rassemblait sous le nom collectif de communauté israélite de France et qui fut l'objet de rafles et de traques, de déportations, notamment (et pas seulement) au cours du mois de juillet 1942. Dès qu'il est question de Régine Robin, bien des travaux font référence à des écrits somme toute tardifs qui consacrent, chez la théoricienne, essayiste et romancière, la dimension autofictionnelle, telle qu'elle fut signalée lors de la publication de *La Québécoise* en 1984. D'autres indices peuvent être décelés. La publication de l'essai, *De l'autofiction au cybersoi*, les écrits de Robin sur la cybermigrance, son intérêt critique pour l'œuvre de Serge Doubrovsky, la mise en scène d'identités multiples dans ses fictions relèvent de ce que j'appelle la mythologie de Régine Robin. Je n'entends pas l'expression de la mythologie, dans l'acception qu'a pu lui donner autrefois Roland Barthes, mais le fait que Régine Robin, si l'on se rappelle par exemple l'écrit séminal d'Edgar Morin publié à la fin des années 50, intitulé *Les stars*, fut sans contredit une diva. Ces choses étaient dites à mi-voix par ses collègues, par ses amis et ses ennemis. Cela tenait du constat comme s'il n'y avait rien qui puisse contrecarrer une manière d'être toute réginienne qui consistait à faire valoir la place qu'elle occupait dans le domaine des lettres, dans le domaine de la sociocritique, dans le domaine de la réflexion sociale et culturelle ici et ailleurs.

On sait que Régine aimait parfois se plaindre, de même qu'elle pouvait rire tout à coup d'une façon tout enfantine, du moins à mes yeux. On sait que Régine pouvait être difficile lors des colloques, qu'elle pouvait faire valoir que la chambre mise à sa disposition ne convenait pas, car il y avait du bruit, car il y avait l'ascenseur, car il y avait la ventilation, car il y avait tout, en fait, qui permettait de constituer Régine comme elle était, c'est-à-dire une star, ce qui, dans le domaine des lettres, est assez rare, d'autant que Régine occupait une position assez compliquée à cet égard. Elle était française, elle vivait à Montréal, elle passait une partie de sa vie à Paris, elle revenait à Montréal, elle s'impliquait dans les débats d'ici, mais elle était ailleurs, elle voyageait sans cesse.

Au cours des années 80, je fus témoin de ses voyages multiples, de Jérusalem à Buenos Aires, des voyages hachurés de correspondances et d'arrêts de 72 heures qui défiaient le passage du temps. Régine me confia un jour qu'elle avait compris qu'elle avait forcé la note, et pour elle c'était tout dire, le jour où elle se retrouva à Jérusalem ou à Tel-Aviv, sans se rappeler où elle avait séjourné la semaine précédente, avec dans une de ses valises un sac de vêtements qu'elle n'avait pas eu le temps de porter au pressing, de remettre à la buanderie de l'hôtel. C'était Régine, une *shooting star*, elle qui aimait New York, qui rêvait

de faire carrière ailleurs, tout sauf Montréal où elle revenait avec une forme de colère rentrée, dans la mesure où elle avait l'impression que son talent n'était pas reconnu à sa juste mesure.

C'était une star de premier ordre, ce n'était pas une star de seconds rôles, absolument pas. Il y avait, chez elle, une forme d'ambition qui coïncidait avec la volonté de se transfigurer, de privilégier la mise en œuvre d'états de soi, de *states of mind* comme le propose le grand psychanalyste, Donald Meltzer. Faut-il à cet égard parler d'une diaspora psychique réginienne ? À ce sujet, dans une conception des vertex de la vie psychique, le psychanalyste Donald Meltzer a mené une réflexion sur un certain nombre d'expériences dissociatives qui touchent aussi à la question esthétique. Dans ses travaux, Meltzer note précisément que la mouvance perpétuelle du champ de l'inconscient offre un ensemble de choix pour le sujet que seule peut limiter la capacité de symbolisation du sujet, ce qui me semble décrire assez correctement la rapidité du processus de création des idées à former des ensembles (ou des plateformes de signification) congruents ou non congruents. Cette congruence ou cette non congruence consiste à faire se lier ou délier un contenu émotionnel et un contenant corporel. À ce stade, il n'est plus question de la cohésion du Moi.

Je pense le plus sérieusement du monde que Régine a manié la forme non pathologique de ces expériences dissociatives qui relèvent de ce qu'il faut bien nommer le processus créateur. Son amour de l'œuvre de Modiano par exemple témoigne de cet intérêt pour les formes cachées du Soi (ce que je nomme le théâtre d'ombres chinoises de la *persona*) et aussi, fait plus important, pour la transformation du trauma (rappelons-nous la nouvelle, *Gratok*) en fiction des états de pensée multiples.

Ce n'est pas la flâneuse, ce n'est pas l'adepte des cybermigrations, ce n'est pas l'universitaire de haut vol que je connus d'abord. Ce fut la Régine biographique qui insistait, dans la foulée de la sociocritique, et de sa conviction, dans le domaine de l'agora et de sa formation intellectuelle, qu'il y avait, chez tout sujet, une assignation de places, de traits constitutifs d'une *persona* à l'insu du sujet qui se voyait malgré lui porteur d'un masque. En somme, Régine était convaincue qu'il y avait chez le sujet l'expression de masques, de *personas*, dans leur dimension théâtrale, qui montraient-cachaient les identités subjectives, mais ce vocabulaire n'arrive pas à décrire ce que Régine entendait par-là dans la mesure où son propos faisait référence, de manière nette, à la psychanalyse et aux petites fractures du soi dont elle témoignait constamment.

Je me souviens de cette Régine de la fin des années 70, de la Régine biographique, avant l'apparition de la Régine autofictionnelle, avant la Régine biofictionnelle, avant la Régine transfictionnelle, je me souviens de la Régine toute simple, dans ce pavillon Read où elle enseignait, je vous l'ai dit tout à l'heure, ses séminaires sur l'analyse de discours, dans la mesure où, il faut le dire, il faut le redire avec force, Régine Robin, à cette époque, avait le statut de

chargée de cours, elle donna des dizaines de charges de cours, de l'Université du Québec à Rouyn-Noranda en passant par l'Université de Sherbrooke, sans oublier, si je ne me trompe, l'Université de Montréal, où l'on accueille avec ouverture d'esprit une coco, une ex-communiste, une passionaria, je ne sais pas, je ne sais plus.

Je sais en tous les cas que je voyais souvent Régine Robin au Terminus Voyageur, autour de sept heures le matin, alors qu'elle s'appêtait à prendre un autobus pour Rimouski ou ailleurs, elle connaissait le Québec par cœur, elle connaissait les itinéraires d'autobus régionaux sur le bout des doigts, je la rencontrai dans un café, un café qui sentait le bacon et les œufs brouillés et brûlés, pour discuter d'une lecture, pour parler de projets, car Régine s'enthousiasmait, ce n'est pas que Régine aimait la jeunesse, c'est une expression totalement ridicule, mais Régine aimait s'entourer d'esprits capables d'enthousiasmes.

Je suis allé dans les pires écoles, je suis allé dans les écoles de l'Est de Montréal que Régine abhorrait, ainsi qu'elle l'écrit dans *La Québécoise*, cet Est de Montréal d'où provient une partie de ma famille. Je viens de l'Est de Montréal, des plus mauvaises écoles j'en suis sûr, je suis un enfant de l'école publique et ce qui m'a sauvé somme toute, ce sont les bibliothèques de mes parents et de mes grands-parents, tous ces livres qu'il y avait à la maison, sur la table de chevet de mon grand-père maternel, ainsi que les partitions de Haendel et de Liszt que jouait ma grand-mère. Et mon grand-père paternel, instituteur, qui présidait la chorale du collège classique où il enseignait de façon impeccable. Mon grand-père lisait *Cité libre*, *Parti pris*, lui qui avait eu la dure tâche de faire le métier d'enseignant sous Duplessis et qui se replia dans une grande dépression qui l'obligea à interrompre sa carrière après plus de trente années de travail, de bons et loyaux services comme on le dit sans réfléchir, épuisé, lavé par toutes ces générations d'étudiants qui déferlaient dans sa classe, année après année.

C'est mon itinéraire, c'est ainsi, on fait avec ses déficiences, ses faiblesses, on tente parfois d'espérer l'advenue d'une soi-disant résilience, alors que je n'ai jamais éprouvé-reçu-accueilli de résilience. C'est ce que j'ai toujours aimé à propos de Régine, sa grande fragilité, son immense fragilité (ces heures et ces heures à parler de psychanalyse, sans parler véritablement des cures que nous menions concurremment). Puis, cette façon de faire entendre une détresse qui ne s'avouait pas, dans la mesure où je ne faisais pas partie, malgré tout, des intimes, et qu'il y avait, sur les scènes de la vie privée, une discrétion réciproque.

Comment dire ces choses? Je suis un enfant de l'école publique et quand Régine me parla, pour la première fois, de son Belleville, quand elle écrivit au sujet de Belleville dans *Le cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre*, je me suis reconnu dans la description des quartiers, dans la façon dont l'Est de Paris pouvait rejoindre à certains égards l'Est de Montréal (sous certaines conditions bien sûr, la Shoah ne souffre pas la comparaison), ce que Régine, pour des raisons qui la concernent ne reconnut jamais, ne voulut jamais accepter, tant pour elle

le peuple montréalais de l'Est était composé d'ignares et d'illettrés, de pauvres gens, de personnes que l'on côtoyait sans trop s'en rendre compte au moment de prendre le métro, par exemple, si, par malheur, elle avait pour obligation professionnelle d'emprunter la ligne verte, dans la direction du métro Honoré-Beaugrand. Je ne sais pourquoi, on pardonnait néanmoins tout à Régine du fait de cette parole migrante qu'elle nous apprenait aussi. Nous aimions Régine, nous faisons corps avec elle.

Alors, Régine, professeure ! Je vous parle du pavillon Read, du *Read building*, je vous parle de ce décor qui faisait un peu, toutes proportions gardées, *Lower East Side*, avant l'époque de la gentrification, un Montréal que j'ai toujours adoré mais et pour lequel je n'éprouve pas de nostalgie, un Montréal qu'Alain Médam, un *mensch*, un vrai, mort il y a quelques années, décrivit et conceptualisa à la fin des années 70, lors de la publication de *Montréal interdite*, alors que Régine publiait pour sa part *Le cheval blanc de Lénine*, et que, sur un autre front, un jeune Lamberto Tassinari créait la revue *Vice versa*. Pas de nostalgie, non, c'est ce qu'enseigne Régine dans *La Québécoite* puisque la nostalgie, l'affect douloureux de la réalité migratoire entraînent une forme de culbute, une culbute à reculons, une façon de retourner dans le passé idéalisé ou détesté, un passé amer ou aimé, alors qu'il faut vivre, au présent, qu'il faut sans doute vivre, au futur, ainsi que Régine le fit valoir, plus tard dans sa vie, au moment des fameuses cybermigrations.

Alors, Régine, professeure ! Oui, je rêve à l'enseignement qu'elle donnait, debout sur un petit podium, un cageot posé à l'envers, une caisse de matière plastique utilisée afin de transporter des bouteilles de boisson gazeuse. Régine, sur ce podium improvisé, un mégaphone en main, donnait son cours, ce qui est une blague, j'en suis sûr, c'est ce que l'on m'a raconté, mais je l'ai cru et je me suis dit que Régine, dans ces circonstances, aurait pu jouer son Mai 68, bien qu'elle me racontât un jour s'être enfermée pendant trois semaines, au moment des événements de mai, à écouter du Mozart et du Beethoven, tant elle avait peur du soulèvement et de l'impulsivité de la foule.

J'ai étudié quelques années dans un secteur de la ville de Montréal qui était considéré par plusieurs comme un lieu sans réel potentiel de requalifications urbaines, comme on le laisse entendre aujourd'hui, la plupart du temps avec hypocrisie, pour dire avec des mots d'emprunt la réalité progressive, inéluctable de l'embourgeoisement ou de la gentrification. Le pavillon Read, le *Read Building*, c'était n'importe quoi, n'importe où, c'était vraiment le fond du baril, c'était le repaire des beat agonisants, des hippies ayant fait faillite, des hippies désœuvrés, des hippies qui n'avaient pas compris que la contre-culture avait pris fin quinze ans plus tôt, des militants marxistes, du mouvement *En lutte*, de la revue *Socialisme*, les héritiers littéraires de *Parti pris*, sans oublier, au cœur de toute cette fournaise, les interminables débats sur la question nationale à l'aune du marxisme, des écrits de Lénine, de même que s'affirmaient les mouvements des

femmes, les avancées gaies et lesbiennes, la lecture de Lacan, de Freud à René Major, tout cela enseigné dans un climat difficile à décrire que le quantum dit quantique de la superposition d'états contraires qualifierait, sans doute, de même que la notion de *fuzzy logic*, de dérive situationniste, de la brosse des cassés, de l'éthylisme terminal des poètes de ces années qui chantaient et dansaient à l'intersection des rues Sherbrooke et Saint-Denis en compagnie de Gaston Miron.

C'est banal, ça ne mériterait même pas d'être dit, mais vous verrez, dans un instant, que ce propos, alors qu'il devrait traiter de Régine Robin et qu'il me concerne, n'est pas un exercice de retournement narcissique, un retournement sur la personne propre comme l'écrivait Freud, à propos du destin des pulsions et de leur sustentation par le Moi, une instance égotique et puissante.

C'est que j'ai rencontré Régine dans le pavillon du *Read Building*, je ne me souviens pas exactement du moment, je suivais le séminaire d'un professeur qui nous enseignait les théories de l'argumentation, d'Oswald Ducrot à François Récanati, de Perelman à Barthes, dans le désordre, et j'ai entendu, pour la première fois, lors d'une prestation de Régine, invitée pour la circonstance, la voix... la voix de Régine, la petite voix de Régine, la voix qui montait tout de suite dans les aigus et qui frappait par cette caricature de caricature d'accent français qui nous charma tout de suite, tant nous avions l'impression d'entendre les répliques et la voix des films de Rivette, de Godard, puis, un peu plus tard, de Jean Eustache. C'est comme ça, chacun vit avec les formes de son exotisme, et Régine, à nos yeux, était terriblement exotique, dans sa façon de discuter de l'avenir de la gauche, des compromissions des partis au pouvoir, de sa critique impitoyable du parti communiste français, alors même qu'elle nous parlait des *shtetls* dont nous ignorions l'existence, de ce que nous percevions vaguement, comme un non-lieu à la Marc Augé, l'Europe de l'Est, l'Europe centrale, ou encore la Mitteleuropa, l'Empire austro-hongrois, Vienne, ainsi que l'écrivait/étudiait brillamment Jean-Michel Palmier que nous lisions avec la soif de tout connaître.

Comment dire ces choses, Régine était absolument exotique, elle était, pour nous Montréalais, le comble du radicalisme exotique dans cette Université du Québec à Montréal de la fin des années 70, au pavillon *Read Building*, alors qu'elle prenait la parole dans des salles de classe enfumées, où pouvaient se trouver sur place, pour le cours de vingt heures à vingt-trois heures, un hommage à l'éducation permanente, soixante-quinze ou quatre-vingts étudiants, tous assis, tous fumant des Gauloises et des Gitanes, écoutant Régine nous parler de l'analyse de discours, de Zellig Harris, de son livre, *Histoire et linguistique*, des controverses qui voyaient le jour à propos d'une analyse de discours qui, dans sa dimension formelle, ne ferait pas l'impasse sur la socialité du texte.

Je me rappelle bien Régine, je me rappelle un travail que nous lui avons remis, ma compagne et moi, un travail de baccalauréat qui devait bien faire

70 pages consacré à l'analyse de discours inspirée de Zellig Harris, qu'elle nous avait enseigné, un immense travail de décorticage du *Manifeste du Refus global*. Je me rappelle le travail que nous lui avons remis en retard, que nous lui avons posté de Montréal vers Paris, il va de soi, du prix que cela nous avait coûté, une petite fortune, je me rappelle sa réponse, je me rappelle avoir reçu un aérogramme, savez-vous même que cela existât ? Un aérogramme de l'écriture de Régine reconnaissable entre toutes, dans lequel elle nous invitait à venir les rejoindre, elle et Claude à Paris, ce que nous fîmes, nous traversâmes l'Atlantique, je connaissais l'Europe, je connaissais Paris, mais j'étais jeune, vraiment jeune, ça ne se dit même pas, et cette rencontre avec Régine et Claude fut une expérience toute en bonheur.

Régine nous accueillit rue Boussingault, je me rappelle encore l'appartement des Duchet où nous logions, ce qu'ils ne surent probablement jamais, un appartement qui sentait la peinture à l'huile puisque les Duchet en vacances je ne sais où avaient décidé de refaire la peinture de leur appartement du 13^e arrondissement. Régine et Claude campaient dans l'appartement. Ce furent des journées de grand bonheur, d'explications de la topographie de Paris, des musées à visiter, des restaurants qui n'étaient pas trop chers, puis les désirs simples de partager leur table, ce dont je me rappellerai toujours dans la mesure où il est tout de même exceptionnel de se faire inviter par une professeure qui, sans être intimidante, arrivait à Montréal avec toute une réputation.

J'étais tout jeune, j'avais 20 ans. J'ai vécu cet épisode de ma vie avec une gratitude qui ne s'est pas affaiblie pas avec le temps. Ce n'est pas de la reconnaissance, c'est autre chose, un don que Régine m'a fait partager, un don que j'ai pu vivre avec d'autres femmes, Julia Kristeva, lors de l'écriture de ma thèse, Paule Thévenin à propos d'Antonin Artaud, comme s'il avait été possible, à ce moment, d'imaginer une filiation au féminin, une façon d'envisager le métier de professeur, sans que je le sache alors, qui impliquait (en deçà de toute forme de positionnalité de chacun sur les enjeux du féminisme, Régine ne parlait pas de ces questions) de pouvoir faire intervenir, je le répète, une filiation au féminin, dans la façon d'entrevoir le monde et la culture.

À l'UQAM où j'étudiais, les hommes tonitruaient, ça parlait fort, ça gueulait, Régine, aussi, pouvait avoir le verbe haut, elle pouvait, dans les discussions, tenir la dragée haute à ses contradicteurs. Avec la rhétorique et l'œil aiguisé de l'ancienne communiste qu'elle fut aussi, elle pouvait combattre la casuistique de bien des intellectuels québécois qui m'avaient enseigné par l'usage d'une rhétorique de guerre marxienne qui nous impressionnait. C'était, sans que je joue ici au provincial, un appel d'air, parmi bien d'autres professeurs qui m'enseignèrent et qui ne faisaient pas partie du quarteron des terroiristes.

Mais ce n'est pas l'enjeu de mon intervention d'aujourd'hui. Ce que je voudrais dire, en somme, Régine, bien que dans un colloque ça puisse sembler un peu ridicule, c'est un mot simple, merci. Merci, Régine, et je dirai

aussi, merci Régine Robin, merci d'avoir écrit tous ces livres, d'avoir fait comprendre qu'une vie de penseur se mesure, si on le souhaite, au fait d'écrire toute sa vie, ce que fit Régine, de même que le métier de professeur se mérite par l'enseignement.

Comme me le dit Régine, un jour, alors que j'étais un tout jeune prof et c'était cruel et c'était juste, ce ne sont pas les comités de l'université auxquels tu participeras, ce ne sont pas vraiment les articles que tu écriras, ce n'est pas tout ce temps perdu qui te définira, elle ne me l'avait pas dit ainsi mais c'est tout comme, à la fin, en fin de compte, à la dernière extrémité compteront tes livres peu importe qui les lira, même si tu les as oubliés, même si tu les as reniés. Et je m'étais alors dit que la littérature, c'était elle tout entière, monstre sacré ou diva. Elle enseignait dans un département de sociologie, elle aurait souhaité enseigner dans un département de lettres, elle fut presque engagée dans ce département, où j'étudiai, on me fit payer, chèrement, alors que je n'étais qu'un étudiant, le fait d'avoir appuyé sa candidature avec une troupe de rebelles, une cohorte d'étudiants à la maîtrise.

Selon les propos officieux, comme par mystère, le dossier dans lequel se trouvait son *curriculum vitae* et sa lettre de motivation avait disparu. Je n'ai rien à dire de plus. Je ne veux pas remuer ces eaux-là. Néanmoins, Régine m'a appris, je l'espère, une certaine attitude, oui. Ce que j'ai appris de Régine, ce n'est pas la casuistique de certains professeurs qui m'avaient enseigné et qui avaient été nourris trop longtemps au biberon jésuitique des Compagnons de Jésus, non, c'était la rhétorique marxienne, c'était la rhétorique de guerre, et Régine m'a appris, sur ces questions, qu'il valait la peine, quelquefois, d'aller en guerre pour des idées, de se battre pour des idées, de combattre, même si, en ce moment, l'Ukraine oblige, dire les choses de cette façon passe mal la rampe, mais l'acte de ferrailer, je le dis de cette manière, et je fais de Régine un personnage qui aurait certainement combattu à elle seule les trois mousquetaires, cette posture qui consiste à ferrailer, à combattre par l'épée, me semble caractériser le verbe, la parole, l'action, l'écriture de Régine Robin, pour laquelle j'éprouve la plus grande tendresse, pour laquelle j'éprouve le plus grand respect dû à la Star, à la *Shooting Star*, à la Diva, au monstre sacré.

Bibliographie

- Médam, A. (1978). *Montréal interdite*. Presses universitaires de France.
Robin, R. (1979). *Le cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre*. Dialectiques.
Robin, R. (1983). *La Québécoise*. Éditions Québec/Amérique.
Robin, R. (1984). *L'amour du yiddish : Écriture juive et sentiment de la langue 1830–1930*. Sorbier.

Notice bio-bibliographique

Simon Harel est professeur titulaire au Département de littératures et de langues du monde de l'Université de Montréal. Il est le directeur du Laboratoire sur les récits du soi mobile, codirecteur du Centre de recherche des études littéraires et culturelles sur la planéarité, de même que le cotitulaire de la Chaire McConnell-Université de Montréal en recherche-crédation sur les récits de don et de vie en contexte de soins. Directeur d'ouvrages collectifs, auteur de nombreux essais, écrivain, responsable de numéros de revues, il a plus de cinquante publications à son actif. Il prépare une série de publications sur la voix cruelle et l'enchantement dans l'œuvre de Bob Dylan. Vient de paraître aux Presses de l'Université Laval, *Artaud l'astre errant*; et avec Marie-Christiane Mathieu, un livre d'artiste, *Signaux faibles*, dans la collection Phosphore des PUL.